

*Mr. le curé.*—Je crois facilement qu'il vous serait difficile de rendre compte d'une si étrange anomalie ; moi-même, j'hésite à vous soumettre ce que je crois être les causes de l'émigration que nous avons à déplorer ; cependant j'ose espérer que l'étude que j'ai faite sur ce sujet ne laissera pas de vous être profitable.

L'an 1848 a été une époque fatale pour nous : jusque là, on avait bien attaqué l'autorité, mais on s'était contenté de lever l'étendard de la révolte contre le souverain qui, après nous avoir asservi, cherchait à rendre nos chaînes plus pesantes ; mais à cette époque on a dressé ses batteries contre toute autorité. Autorité gouvernementale, autorité paternelle &c., rien n'a été respecté ; ou plutôt, tout a été attaqué, vilipendé. On a érigé les principes pernicioeux qu'on invoquait, en corps de doctrine, et pour les proclamer plus à son aise, on leur a donné un organe, dans la presse de notre pays. En 1851 et 1854, on a été plus loin, on a appelé la tribune ou les *hustings* à son secours, pour prêcher ce que l'on appelait pompeusement la *démocratie*. Si on n'eût été démocrate qu'en politique, nous n'aurions rien à dire ; mais on a voulu être démocrate dans toute la force du terme. On a crié contre la tyrannie du plus indulgent des souverains, du successeur de St. Pierre, de l'incomparable Pie IX, on a crié contre la tyrannie du prêtre, des instituteurs, et on a été jusqu'à saper l'autorité du père, de la mère. Je pourrais vous citer les pages d'une misérable feuille d'alors, les paroles de certains orateurs qui, ne rougissaient pas de lever le bras contre Dieu même, en enseignant la révolte contre la plus sainte des autorités. Ces doctrines empoisonnées ont pénétré jusqu'au cœur de nos familles, elles ont été entendues des enfants jus-